



27 JAN 1943

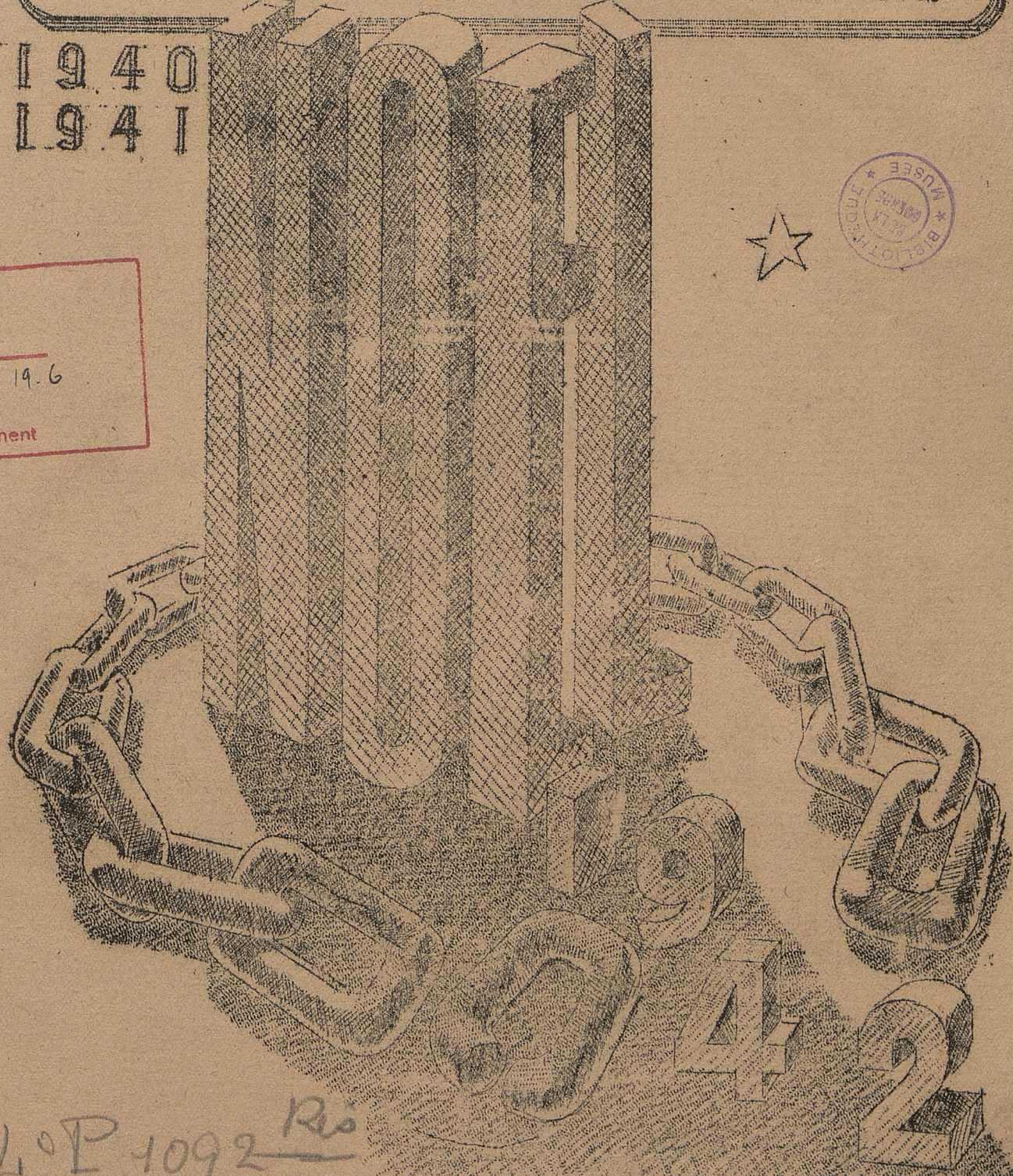


# Stalin

N° 11 - REVUE MENSUELLE DU STALAG X.B. - 25 Déc. 1942

1940  
1941

Entré le 19.6  
N° 231  
Classement

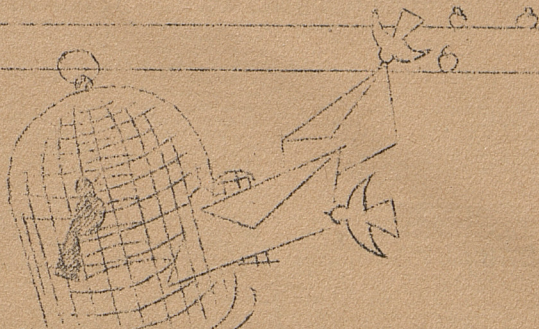


L<sup>o</sup>P 4092 *Res*

S O M M A I R E

MESSAGES DU LIEUTENANT COEUR ET DE J. BOURDON  
ET LA FRANCE ? F. CEYRAC  
CONTE DE NOEL M. GARRIQUOUD  
LE SONGE DE PIERRETTE J. MAS  
VEILLEE M-P. MARCHAL  
CH. PEGUY MESSENGER D'ESPERANCE E-R. BERTHOUD  
MINUIT, CHRETIEN R. MEUNIER  
NOEL A. AVALIZ  
LE THEATRE AU STALAG G. VILLE  
SPORTS A. VERRIEZ  
LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE  
UNION ET ENTR'AIDE A. ROBERT

\* \* \* messages de Noël \* \* \*



MESSAGE DU LIEUTENANT COEUR, OFFICIER-CONSEIL DU WEHRKREIS X

Décembre 1942... Le troisième Noël que nous nous préparons à passer loin des nôtres. Pourtant, combien de nous, l'an passé, avaient nourri l'espoir de le célébrer en famille.

Pour nous, prisonniers, il n'est de plus triste fête ni de plus sombre nuit, malgré la gaieté factice dont nous essayons de nous entourer pour marquer cette date, pleine de souvenirs de jeunesse.

Et nos pensées, par delà l'espace, s'en iront vers notre France bien-aimée, vers des horizons familiers, vers ceux qui nous chérissent et nous attendent, vers nos petits et nos tendresses, qui, ce jour-là, seront davantage et mieux près de nous.

Décembre 1942... Et voici que, cette année, pour ajouter encore à notre tristesse lassée, s'abattent sur notre Patrie le malheur, la lâcheté et la forfaiture. Je ne peux pas croire et vous ne pouvez pas croire cependant que cet étalage de félonies qui souillent l'honneur national soit toute l'image de la France.

Il est encore des volontés droites et des énergies jeunes autant que loyales qui n'aspirent qu'à servir... Et combien nous voudrions être auprès d'elles pour former un bloc solide d'unité derrière notre Chef admirable, pour aider le Maréchal de toute notre âme et de toutes nos forces qu'une inaction rageuse a décuplées, pour mettre enfin nos activités ferventes au service de notre Patrie écartelée.

Le temps de notre exil nous a permis en effet de nous murir moralement, de bannir nos aspirations, d'orienter nos réflexions sur le thème de la grandeur et de l'unité nationales et donner de droit, demain, une place de militant dans l'armée de la France Nouvelle.

Je relisais récemment, avant une réunion dans un grand Kommando de Hamburg, un message que le Maréchal nous adressait le 1er Janvier 1942 :

"Au demeurant, cette Révolution pour être Nationale doit être l'oeuvre de la Nation. Elle exige de tous, à défaut d'enthousiasme que les circonstances ne favorisent pas, une acceptation réfléchie du sacrifice".

Et le Maréchal peut compter sur nous qui, dans les barbelés acceptons le sacrifice nécessaire pour réparer les fautes passées.

En cette fin d'année, j'aurais voulu me trouver auprès de vous, car on ne passe pas d'aussi longs mois auprès d'amis sans en conserver, surtout dans ces circonstances, un souvenir profond et ému. Je vous revois tous, amis des Stalags et des Kommandos. Vers vous

vont mes pensées affectueuses . De compagnie, nous porterons, en cette nuit du souvenir, nos pensées vers nos petits qui, là-bas, attendent le retour de leur papa, au cours de cette fête fabuleuse.

Et je vous dis : " Confiance " .

Nos souffrances ne peuvent pas être vaines.

Elles nous uniront dans une foi commune en notre Chef, derrière la personne du Président LAVAL.

Plus que d'autres nous comprenons leurs angoisses . Nous les partageons.

Et formant le vœu que leurs efforts puissent enfin apporter le salut que nous appelons tous, je veux clore ce message en rappelant les paroles que nous adressait, il y a un an, le Maréchal PETAIN et qui doivent aujourd'hui plus qu'hier être notre seul mot d'ordre :

"Faites la chaîne en vous tendant la main . Gagnez chaque jour sur vous mêmes de petites victoires . Rapprochez-vous davantage les uns des autres . Rouvrez vos cœurs à l'espérance . Tous unis nous sauverons notre pays" .

Mes amis, je vous souhaite un bon Noël... quand même . .

Vive la FRANCE.

Lieutenant COEUR

#### MESSAGE DE JEAN BOURDON, HOMME DE CONFIANCE DU STALAG XB

Mes chers camarades,

Au moment de vous quitter, permettez-moi de prendre ce coin de notre Journal pour vous faire mes adieux.

Lorsque j'ai pris mes fonctions d'Homme de Confiance en Octobre 1941, je m'étais promis de mener le Stalag dans l'union et la camaraderie. Sortant des Kommandos où j'avais vécu pendant un an, j'avais résolu de faire tout pour que ceux-là surtout souffrent moins. Permettez-moi, vous "ceux des Kommandos" de vous remercier tout d'abord pour la confiance que vous m'avez accordée. En maintes circonstances, ce sont vos lettres encourageantes et pleines de confiance qui seules m'aidèrent à poursuivre ma tâche.

Je n'oublierai pas l'émouvant accueil que m'ont réservé les Kommandos que j'ai visités.

Je remercie aussi tous les camarades qui m'ont aidé dans le cadre du Camp.

Il est difficile et gênant à la fois de donner des conseils à ceux qui restent. Permettez-moi de vous demander de toujours rester simplement et uniquement français . Un an passé à la tête du Stalag ne permet de vous dire que c'est ainsi : en restant digne malgré tout, que l'on gagne la considération de nos gardiens.

Le Sergent ROBERT me succède, le Camp l'a désigné, faites-lui confiance ; il ne demande qu'à défendre vos intérêts et à se dévouer pour vous. Depuis deux mois déjà, il travaille avec moi.

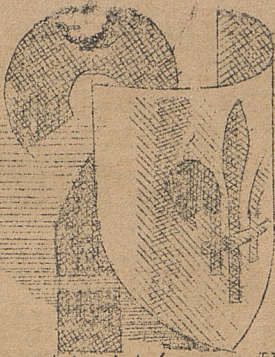
Que sa lourde tâche ne soit pas gênée par de stériles critiques ou des polémiques sournoises qui ne font que du mal.

Je prends congé de vous. Je vous promets de continuer à servir en quelque circonstance que ce soit la cause des prisonniers derrière le Maréchal.

A bientôt, je l'espère, dans la Paix revenue, unis derrière notre Chef, pour rebâtir la FRANCE.

Jean BOURDON

# ET LA FRANCE



Troisième Noël de captivité... En cette nuit, nos pensées vont aller avec une ferveur particulière vers les parents, les femmes, les petits qui attendent sous les toits de FRANCE, le retour des prisonniers. Avec quelle précision, presque effrayante, dans nos rêves et dans nos veilles, revoyons-nous leurs visages... Inaccessibles, comme ils nous semblent proches et dans notre sommeil nous tendons les bras vers eux comme les petits enfants vers les étoiles des nuits d'été.

Et la FRANCE ?...

Combien, quand tout était facile, avant guerre, avaient la faiblesse de voir dans l'appel joyeux de leurs petits enfants, le sourire de leurs femmes, l'accueil inlassable de la maison paternelle, l'espace lumineux de nos campagnes, un état de grâce dont nul ne pouvait les priver. Ces biens-là, nous le savons aujourd'hui, n'étaient que la parure ou le don de la Patrie. Nous les avons perdus avec elle. C'est pourquoi nous ne séparons pas dans nos pensées de Noël, le visage de la FRANCE des autres visages qui nous attendent là-bas et notre avenir et notre bonheur de son salut et de sa renaissance.

Quand dans ces longues soirées d'hiver, nous pensons à ce salut, à cette renaissance, essayons de bien comprendre la grandeur et l'oeuvre de notre Maréchal. A côté de la liquidation de la défaite, il a entrepris une oeuvre devant laquelle, depuis 150 ans, tous les gouvernements avaient abdiqué.

Le drame de la FRANCE jusqu'en 1940 a été d'avoir un gouvernement incapable de diriger le pays parce que établi sur des principes en contradiction avec toute l'évolution sociale. Sans doute la Révolution de 1789 et surtout l'Assemblée Constituante avaient fait oeuvre logique et cohérente. Sur le terrain politique, un seul souverain: l'individu, maître du pouvoir par le bulletin de vote; chacun, riche ou pauvre, intelligent ou stupide, célibataire ou père de famille, oisif ou travailleur, disposant de la même fraction de puissance politique. Sur le terrain social, des individus encore, privés du droit de se grouper, de s'associer, mais entièrement libres de lutter entre eux comme, commerçants, industriels, agriculteurs par la voie de la libre concurrence. Mais cet équilibre entre l'individu politique et l'individu social a été vite rompu. La libre concurrence a rapidement éliminé les faibles et permis l'apparition d'une nouvelle féodalité de l'argent. En face d'une foule anonyme de prolétaires obligés de vivre au jour le jour de salaires instables, se sont dressés les possesseurs de capi-

taux, maître de la production et par conséquent de la vie de leurs salariés. Comment dès ce moment penser que sur le terrain politique une égalité de bulletin de vote pourrait contrebalancer ce déséquilibre économique, que le grand patron, parce qu'il ne disposait que d'une voix serait mis en balance par le bulletin unique de son balayeur de bureau?

Non. Comme la pseudo-égalité politique ne pouvait rien contre l'inégalité des conditions, les masses salariées ont cherché ailleurs un moyen de défense. Elles se sont groupées et en 1884, le gouvernement dut admettre l'existence des syndicats. Par cette voie, la société individualiste qu'avait essayé de créer la Révolution s'est transformée dans le cours du XIX<sup>ème</sup> siècle en une société de groupements, chaque français faisant partie d'un ou de plusieurs des innombrables groupements chargés de défendre les diverses catégories d'intérêts, depuis les sociétés de pêcheurs à la ligne jusqu'à la C.G.T. ou la Confédération du Patronat Français.

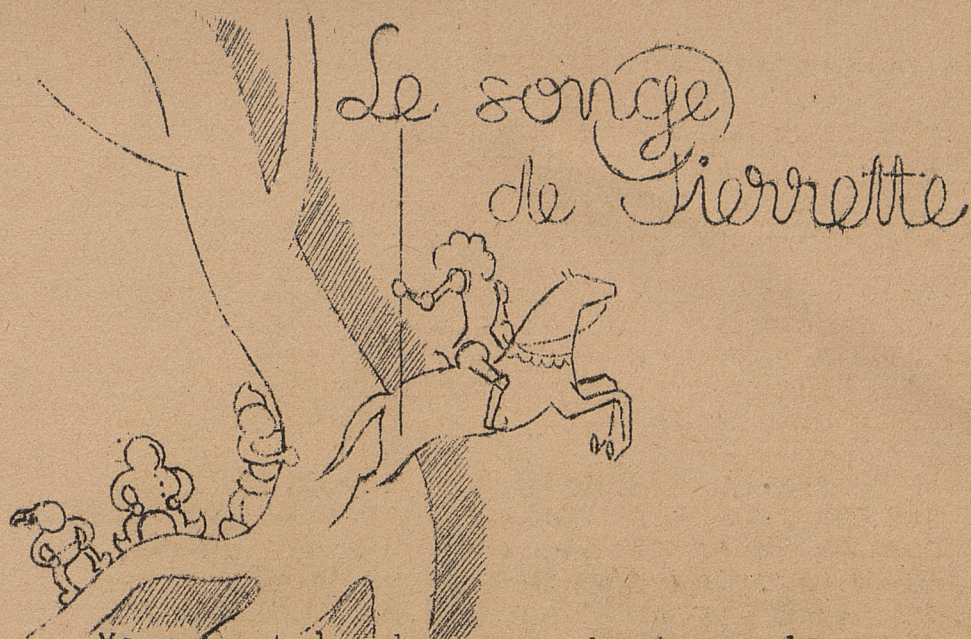
Et cependant l'Etat restait toujours basé sur le vieux principe de l'individu souverain alors qu'il devenait impossible d'en découvrir. La C.G.T. ou le Comité des Forges jouaient un rôle certain dans l'Etat, mais comme ils n'étaient pas porteurs de bulletin de vote, ils étaient censés ne pas exister sur le plan politique.

Débordé par l'évolution sociale, incapable de prévoir et de s'adapter, l'Etat et particulièrement l'Etat républicain, depuis 1920 avait perdu l'autorité. La FRANCE était en fait, en anarchie.

Le Maréchal, en Juillet 1940, n'a pas seulement entrepris de liquider les conséquences de la guerre, mais de supprimer pour l'avenir cette cause fondamentale du malaise français, le divorce de l'Etat et de la société. Déjà le gouvernement est rétabli: la nouvelle constitution est prête; elle sera promulguée dès le retour de la paix. Mais il faut également organiser la société, dissiper l'anarchie libéralo-démocratique, donner à chaque intérêt sa place dans la nation et le moyen de remplir sa tâche nationale. La Charte du Travail pour l'industrie et le commerce, la Corporation pour l'agriculture; les ordres pour les médecins, les architectes, sont les nouveaux cadres qui permettront aux intéressés d'administrer les intérêts communs; à l'Etat de diriger avec efficacité. La réforme de l'enseignement, l'organisation de la jeunesse, l'aide à la famille complètent cette oeuvre en assurant l'avenir. Voilà quelle est la portée de l'oeuvre entreprise par le Maréchal au pire de nos malheurs, voilà en quoi l'on peut dire qu'il s'agit d'une révolution aussi grave, aussi profonde que celle de 1789. L'effort doit être total; à cet étage, seules des réformes radicales doivent être tentées car seules elles peuvent réussir.

Quand on souxit parfois d'un air supérieur de la Révolution Nationale, on oublie qu'elle est commandée, imposée par 150 ans d'évolution de la FRANCE et qu'on ne remonte pas contre l'Histoire, ou bien c'est qu'on a abdiqué toute espérance. Les prisonniers, non.

François CEYRAC



Maman met le chapeau, boutonne le manteau, entoure le cou de Pierrette d'un gros cache-col. La bête roulante ralentit, ralentit et s'arrête. C'est là. Vite; on descend. Dehors, il fait noir. Pierrette se trouve portée dans un monde grouillant et inconnu. De grandes personnes encombrées de valises la bousculent. Elle serre plus fort la main de maman. On descend dans un long couloir éclairé de bleu. "C'est joli ça" se dit Pierrette. Puis on remonte et un courant d'air glacé vous pince les joues malignement. - Odette, Roger, vous êtes-là? - Oui, oui - On m'a dit qu'il n'y a pas de taxis: il va falloir aller à pied. - Allons-y, propose Roger, fier et gaillard de ses dix ans. Alors c'est la rue, la rue vide, grande, noire et froide. Pierrette marche aussi, elle allonge son petit pas pour suivre le rythme des autres. - C'est loin, chez nous, dis m'man? - Oui, Pierrette, il faut marcher longtemps. La gosse s'étonne à peine. Depuis six mois se sont passées tant de choses bizarres. La guerre, le boum-boum, le train, toujours le train, puis une autre maison, des autres petites filles. Et papa qui ne revient pas, maman qui pleure, la grande Odette aussi; Pourquoi elle fait partie de la famille, Odette? Pierrette pense et marche, marche. On a dépassé les grandes maisons. C'est la côte, c'est dur. Déjà grande fille, déjà volontaire, Pierrette attaque le sol, fermement. Au ciel, la lune sort d'une mer de hauts nuages. - Regarde, maman, le grand serpent qui brille. - C'est la Meuse, dit Roger, fièrement. - Viens, Pierrette, je vais te porter, tu es fatiguée? - Non, non, Odette, je suis grande, tu sais, la côte est finie. C'est là not'maison, dis? - Non, c'est encore loin, ici c'est St-Laurent. - Si on prenait l'allée du Chevalier, suggère Odette, c'est plus court. On gagne une demi-heure. - Essayons, dit la mère, j'ai hâte de rentrer. On quitte la grand-route, on entre dans le bois. L'allée du Chevalier est bosselée d'ornières. Maman porte Pierrette. Roger et Odette marchent devant se tenant par la main. Des cloches sonnent au loin. - Ce sont nos cloches, écoute Odette. - Oui, Roger, c'est certainement la Messe de



C'était un pauvre geosse errant au fil des jours,  
Sans famille et sans toit; traînant dans les faubourgs,  
Comme la feuille au vent qui va, de chute en chute,  
Faire au ruisseau de fange une ultime culbute.  
Sur le trottoir désert l'enfant s'est arrêté:  
Il contemple en silence, avec avidité,  
Le pain tendre et doré dans la belle vitrine.  
Après, la faim le pousse au projet qu'il rumine.  
Nul regard alentour, il n'est pas observé.  
Alors, sa main se lève et lance un lourd pavé.  
Mais au fracas soudain de la vitre qu'on brise,  
Devançant l'élan fou d'ardente convoitise,  
Le sifflet d'un agent retentit dans la nuit,  
Chassant un malfaiteur, bleme, que l'on poursuit,  
Fuyant droit devant lui le coeur plein d'épouvante.  
Au tournant de la rue, une porte béante,  
La seule grande ouverte en ce soir de Noël,  
Se révèle dans l'ombre abri providentiel.  
Accueillant à chacun c'est le seuil d'une église.  
Il le franchit d'un bond; et bientôt sous la bise  
Ceux qui le talonnaient le poursuivent en vain.  
Cependant que leurs cris meurent vers le lointain,  
Dans la nef, à trois pas d'un gamin misérable,  
Un enfant souriant, dans une simple étable,  
Entre l'âne et le boeuf, est là tendant les bras  
Vers ce petit perdu qui ne le connaît pas.  
Jamais aucun fidèle à genoux sur la pierre,  
N'a, peut-être, ébauché plus fervente prière  
Que celle de ce gueux qui pourtant n'en sait point.  
Ils restèrent longtemps seul à seul, sans témoin,  
Et puis, le vagabond partit dans la nuit noire...  
Quand il eut achevé de conter cette histoire,  
Je regardai mon hôte; il semblait absorbé,  
Epongeant sur la table un peu de vin tombé  
Du verre aux trois-quarts plein près de sa main calleuse.  
Tout était clair et doux dans la maison heureuse.  
L'hôtesse au front seroin revenait à pas lents  
De la chambre voisine où trois petits lits blancs  
Peuplaient de songes bleus des yeux remplis d'aurore.  
Près de la cheminée, on pouvait voir encore  
Scintiller doucement telle une étoile au ciel,  
La dernière bougie et capin de Noël.

Maurice GARRIQUOUD



Noël, on ne la fait pas à minuit cette année. - C'est Noël? demande Pierrette. - Oui, ma poupée, répond maman en l'embrassant. Noël. Pierrette rêve. Noël. Ce sont les jouets, les friandises. La dernière fois, Jean et André, les soldats, ont apporté une grande boîte pleine de bonnes choses qui fondent dans la bouche. Elle sent confusément qu'aujourd'hui il n'y aura rien puisque les soldats sont partis et que papa n'est plus là.

Dans les arbres géants, la lune joue et rit. Pierrette la regarde. Pierrette lui sourit. Des ombres et des bruits forment un vaste monde. Pierrette n'a pas peur. L'allée du Chevalier s'anime de mystère. Noël. Papa Noël, vivrait-il par ici? Qui sait? Dites-moi, doux Jésus, vais-je le rencontrer. Ce n'est peut-être pas un vieillard à barbe. C'est un ange, Noël. Ou bien un Chevalier. Une tache plus claire a bougé dans les arbres. C'est lui, Jésus, c'est lui, c'est Noël-Chevalier. Comme il est beau et grand. Comme il est chamarré. Son cheval étincelle et sa lance flamboie. Des lutins bigarrés lui tiennent compagnie. Ils sont sept. Ils ressemblent aux nains du grand livre d'images, aux nains de Blancheneige. Diligents et joyeux ils transportent des jouets. Pierrette les connaît les nomme par leur nom. Et les nains vont venir la combier de cadeaux. Pierrette ferme les yeux - Des jouets merveilleux et sonores. Des poupées comme en voit sur les beaux catalogues. Des poupées, doux Jésus, de vraies poupées qui parlent. - Noël, c'est beau, maman, murmure la gamine. Maman l'embrasse et pleure. - Oui, mon tendre agneau, c'est beau Noël, c'est beau. L'enfant maintenant dort mais son rêve persiste. Malgré le froid glacial, les cahots du chemin, jamais elle ne fut à semblable bonheur. Son doux songe l'emporte loin du monde méchant. Vos tourments, vos soucis ne sont pas pour Pierrette. C'est un ange qui dort, c'est un ange paisible.

Enfin arrivés. Voici l'étroit chemin bordé d'une haie vive, les premières maisons. Rien n'a changé: même désordre familier des ruelles, même dédale sans mystère où chaque pierre est connue. Dans cette partie basse habitent les gens pauvres. Et voici le logis, l'étroite maison grise. La porte est barricadée. Qu'importe. Demain il fera jour... Lucette, la voisine, vient offrir un abri. Pierrette dort toujours, un lit de fortune l'accueille. Son sommeil est profond mais les rêves y foisonnent. Son papa est revenu. Elle le voit dans une grande foule. Elle entend des cris, des pleurs, des exclamations... Puis il est là, dans la maison. Dans son rêve, elle le voit, maman pleure et l'embrasse. Il vient regarder sa fille dans le petit lit. Elle ouvre les yeux. Papa est là. Elle sourit et s'endort à nouveau.

- Pierrette, Pierrette, dit la maman.  
- Laisse-la, dit le père, le sommeil des enfants, c'est sacré, vois-tu? La voir dormir ainsi, c'est mon plus beau Noël.

Jean MAS

# VEILLÉE

C'est l'hiver. Dehors, il bruine. Un vent froid s'abat par rafales. Tout est plongé dans une grisaille uniforme et la brume s'étend en nappes épaisses. A cent mètres on ne distingue plus rien, et c'est comme si on était en plein dans les nuages. Même les barbelés paraissent reculés au loin où ils s'estompent dans un amalgame flou, sans forme ni couleur.

Il était peut-être quatre heures du soir, un dimanche, ou un jour de fête, enfin les hommes ne travaillaient pas l'après-midi. Quelques hommes se sont rassemblés, assis autour du feu, dans une baraque. Ils sont là plusieurs, sept ou huit, à fumer la pipe ou la cigarette en parlant de choses et d'autres.

Il y a des hommes de toute condition, de toute allure, rassemblés par les circonstances de la captivité en cette vie précaire qu'ils mènent là, qu'ils avaient menée en d'autres lieux déjà, qu'ils mèneront peut-être en d'autres endroits encore, au hasard des déplacements indépendants de leur volonté.

Peu à peu la conversation s'endort, le silence s'établit et chacun pense pour soi.

On a tant de choses à penser, volontairement ou malgré soi, on n'a que cela à faire, en somme, à part le travail quotidien, et pourtant on a l'impression parfois de n'avoir pas assez le temps de suivre ses pensées.

Sans doute, ils ne dormaient pas ces hommes, continuant à tirer, presque inconsciemment sur leur pipe ou leur cigarette. Mais chacun parlait de son côté, à la dérive. Un changement de décor s'opérait pour eux, en eux. Comme touchés par une baguette magique, ils se retrouvaient ailleurs. Les espaces fuyaient et le temps passait sans qu'ils en eussent conscience.

Le grand Théo allongait ses jambes longues pour avoir ses pieds tout près du feu. Sa tête osseuse aux pommettes un peu saillantes, les grands yeux à fleur de peau, le nez busqué, penchait sur la poitrine; son bonnet de police s'était déplacé d'un quart de tour.

Il restait ainsi, les mains dans les poches, la pipe dans la bouche.

Il était dans son atelier de sculpture et se disposait à se mettre au travail. Il voulait réaliser une statue qu'il avait imaginée : une jeune femme jouant du violoncelle. Le sujet le passionnait. Il travaillait avec ardeur à cette œuvre qu'il chérissait....

La joueuse était assise sur un simple tabouret.

Pieusement elle tenait son instrument; elle était tout absorbée par son jeu. C'était une prière plutôt qu'un jeu.

La jeune femme, entièrement nue, ne formait qu'un avec son instrument. Sa tête fine se penchait avec tendresse au-dessus du manche du violoncelle, l'oreille gauche près de la volute et des chevilles.

De charmantes boucles frisaient dans la nuque et sur les oreilles qui n'étaient toutefois pas entièrement cachées par elles.

Le haut de l'instrument reposait sur les seins qui vibraient avec le bois sonore.

Les éclisses inférieures étaient prises entre les genoux, dans une étreinte sans rigidité, sans contrainte; la jambe droite repliée était cachée derrière le corps du violoncelle, la jambe gauche s'étendait avec abandon le long du bois.

La main gauche appuyait sur les cordes dans un doigté léger mais précis, à mi-chemin du sillet et du chevalet. La droite dirigeait l'archet qui, à ce moment était au bout de sa course, le talon touchant les cordes, ce qui impliquait un double pli au bras droit, au coude et au poignet. Le bras avait dans sa position une élégance et une grâce exquise...

De temps en temps un sourire effleuré les traits de Théo, pour marquer comme une détente sur l'expression durcie par l'effort que lui demande son travail.

René, le mécano, mâchant sa cigarette, a le masque un peu agité; les mains aussi remuent.

Il devait être dans un atelier, affairé, interpellant des camarades, leur répondant. Il se déplaçait, tournait des coins de rue, revenait...

A côté de lui, Georges, un brave paysan, a posé ses mains à plat sur ses genoux. Il a mis de côté sa pipe, et il reste les yeux presque clos.

Une petite tête blonde - tout près de son genou, à portée de la main - tournait vers lui ses yeux d'amore, au regard clair et qui ne comprenait pas.

"Ma fillette", murmure-t-il en lui-même, "qu'elle a grandi. Elle a douze ans maintenant, et il y a bien trois ans que je ne l'ai pas vue..." Et sa main glissait sur la chevelure légère, caressait la tête mignonne.

Elle terminait sa prière, et il vit que son expression avait quelque chose de grave, de sérieux. Pauvre petite âme, que peut-elle se demander dans sa saine innocence? Quel papa... qui ne revient pas près d'elle pendant si longtemps...

Voici Albert, dit le moustachu: une tête d'un volume respectable, toute ronde, avec une épaisse chevelure en broussaille. Lui, il se retrouvait assis devant son piano, mais il ne jouait pas, bien que les doigts de sa main gauche courussent de temps en temps sur les touches, les effleurant, esquissant des accords sans les exécuter. Il jetait fébrilement des notes sur du papier à musique. Il composait.

Et il entendait un magnifique solo de violoncelle, un air divin, avec accompagnement d'orchestre, léger, suave...

Les sons montaient sonores, harmonieux, infiniment purs; ils avaient quelque chose de surnaturel. C'était émouvant comme une merveilleuse voix humaine, mais plus beau encore, plus pur; on ne pouvait qu'écouter, accaparé, subjugué, anéanti soi-même par

ces sons qui déferlaient sur vous, vous pénétraient, vous inondaient. Tout un monde vivait et vibrait dans cette harmonie. Des staccatos sautillants et précis, par des phrases liées, coulant comme une onde claire et fraîche, pour aboutir aux longs points d'orgue où s'exhalait lentement un ton chaud pour mourir dans une vibration sans corps...

Voici encore Louis, un professeur de philosophie, poète à ses heures.

Il avait des idées éblouissantes; il les sentait tournoyer en lui. Il sentait et comprenait un monde meilleur et il l'échafaudait; il prêchait, il sermonnait, sous l'impulsion d'une inspiration divine. Ses paroles devaient gagner les cœurs humains. Et il composait des vers en l'honneur de la beauté éternelle qui reste vivante en toute âme élevée. Plus, il dut faire l'heureuse expérience que ses vers étaient lus, écoutés, compris. Une lumière le baignait intérieurement et il s'en trouvait tout heureux.

Quelque chose d'impalpable rayonne en ce lieu où quelques hommes se laissent aller chacun au gré de ses pensées.

Un beau visage de femme souriait aux efforts de chacun et versait le baume de sa tendresse, le réconfort de sa foi, le stimulant de la source d'ardeur et de jouissance vivante qu'elle représente. Un visage de femme aimée...

Il y en avait bien un qui ronflait - oh, pas trop fort, mais franchement. Il serait plutôt difficile de savoir ce qu'il a pu penser. C'est Ernest, un jeune sergent de carrière. Le calot enfoncé sur les yeux, les mains derrière la tête, il s'était allongé sur son lit. C'est un dur, lui. Sans trop se préoccuper, il se disait qu'il en avait vu d'autres.

Lentement, René lève la tête, comme s'il prêtait l'oreille. Enfin, il dit d'une voix sourde, comme revenant de loin :

-Mais, ma parole, j'ai cru entendre des orgues. Je n'ai pas dormi, pourtant, je ne peux donc pas avoir rêvé?

-Des orgues, hum, reprit Georges, secouant son assoupissement. Moi, j'ai entendu un carillon, mais ce n'était pas ici.

-Ah, c'est pour ça que tu tapotes ton genoux?

-Mon genou... Ah, oui... Et il soupire...

-Des orgues, des carillons, ce serait le moment. Nous sommes le 25 Décembre.

-C'est Noël...

René, se levant avec précaution, ajoute :

-Il faudra songer à manger un morceau. On fera du thé, j'en ai encore un peu du vrai. Puis on réveillera Ernest pour la belote.

-Oui, tout à l'heure. On a tout le temps. Ne dérangeons pas encore les copains... Ils sont si bien.

Puis après avoir fait un signe de tête vers Théo, le moustachu et Louis, il continue :

-Ils sont peut-être heureux pour le moment.

Respectons ce silence qui a quelque chose de solennel.

Moi aussi j'étais loin, et si bien. C'est un carillon qui a dû me réveiller.

-Noël; Noël.... Et le troisième comme ça", fait René, et ses mots se perdent sans un murmure, cependant qu'il se baisse pour attiser le feu.

Marcel-P. MARCHAL



LE MESSAGER  
1873 CHARLES PÉGUY 1914 L'ESPÉRANCE

"Voir comment tout se passe et croire que demain ça ira mieux "... voilà à quoi nous invite PEGUY à l'occasion de la Noël; croire que si cette fête de l'Enfance, ce "souvenir d'une effusion de bonté et de spiritualité sur la terre", est, pour chaque âme, pour chaque pays un appel à vivre et à espérer, elle l'est plus spécialement pour nous, Français, puisque, à certains égards, nous assumons la tâche de tous.

Aujourd'hui que, vaincus, fils d'un pays meurtri et divisé dans l'espace, nous sommes contraints à chercher le gage de notre durée future dans les rappels glorieux de notre durée antérieure, comme le font les peuples pour qui l'avenir semble définitivement barré, PEGUY est un puissant promoteur de notre confiance.- Ce poète qui incarne l'âme française mieux que quiconque, qui a réalisé le prodige d'épouser les passions de son temps, de se sacrifier même, parmi la piétaille en pantalons rouges, pour la France de son temps et de rester un homme de tous les temps du pays de France, ce poète qui s'est fait, à l'encontre de tant d'autres, le chantre de l'héroïsme, des jours de deuil et de tristesse, nous orie: ne désespérez pas, naissez plutôt à une espérance nouvelle.- La France souffre?- C'est vrai, hélas. Mais plus elle souffre, plus douloureuse est sa passion, plus belle sera sa rédemption car si elle a souvent été en proie au malheur dans le cours des siècles, elle a toujours surmonté sa souffrance et sa souffrance l'a toujours purifiée.

"Ayez confiance, nous dit-il. Il faut prendre le temps comme il vient, même le temps des autres. Il faut prendre le temps comme le Bon Dieu nous l'envoie, comme il nous envoie le temps des autres". Car ce malheur de la France n'est pas un absolu; il n'est pas irrémédiablement éternel: ce n'est qu'une "épreuve". Or, cette épreuve, il faut absolument qu'elle soit longue et pénible, qu'elle soit vraiment une remontée de l'abîme pour qu'il y ait mérite à atteindre l'issue de la gorge étroite, la lumière. Et plus les temps sont durs, plus belle, plus sainte et rédemptrice est la veillance de ceux qui, pleurant et ravalant leurs larmes, s'entêtent à suivre ce chemin difficile. Mais ils ne sont pas isolés dans leur effort; l'Espérance, "une toute petite fille de rien du

tout" comme il l'appelle, accompagne cette marche douloureuse, garantissant "demain à aujourd'hui et ce soir et ce midi à ce matin", et cette petite flamme tremblottante sera impossible à éteindre.- Noël nous en apporte la certitude car il va faire naître, comme chaque année une Espérance nouvelle.- PEGUY en parle avec tendresse :

"L'ESPERANCE EST UNE PETITE FILLE DE RIEN DU TOUT  
"QUI EST VENUE AU MONDE LE JOUR DE NOEL DE L'ANNEE  
"QUI JOUE ENCORE AVEC BONHOMME JANVIER. (DERNIERE  
"AVEC SES PETITS SAPINS EN BOIS D' ALLEM/SNE COU-  
(VERTS DE GIVRE PEINT  
"ET AVEC SA ORECHE PLEINE DE PAILLE QUE LES BETES  
(NE MANGENT PAS  
"PUISQU'ELLES SONT EN BOIS".

Toute "petite fille" qu'elle soit, c'est elle, pourtant, qui va revivifier notre courage, car voyant "ce qui n'est pas encore et qui sera, dans le futur des temps et de l'éternité", elle nous dit: "Confiance". Après la Passion, il y aura pour nous une Résurrection,

"UN JOUR DE PAQUES, UN DIMANCHE DE PAQUES  
"UNE SEMAINE DE PAQUES  
"UN MOIS DE PAQUES;  
"POUR LA MONTEE, POUR LA REMONTEE DE L'ESPERANCE  
(CHARNELLE  
"COMME IL Y A POUR LA SEVE DU CHENE ET DU BOULEAU  
"UN MOIS D'AVRIL, UN MOIS DE MAI."

Et cela n'est pas une simple fiction: c'est une réalité certaine; il faut nous en persuader: l'orage passera; au temps gâté succèdera le beau temps :

"UN JOUR (VIENDRA), UN JOUR NOUVEAU, UN JOUR FRAIS,  
"UN JOUR LEVANT, (UN JOUR NEUF,  
"BIEN LAVE,  
"UN JOUR ENFIN, UNE BONNE JOURNEE,  
"ENFIN,  
"UN JOUR PAS COMME LES AUTRES,  
"APRES TANT D'AUTRES QUI ETAIENT TOUS LES UNS COM-  
(ME LES AUTRES"

Et le fondement, la justification de cette confiance, les voilà :

"IL FAUT QUE FRANCE CONTINUE"

"Il faut", c'est à dire, "c'est une nécessité absolue" cela ne peut pas ne pas être, car le génie, la sainteté de la France sont un trésor que rien ne mesure, qu'aucun triomphe de violence ne déprécie, et dont le monde a le plus vital besoin.- Il faut que France continue, parce que Gabriele d'ANNUNZIO, se faisant le porte-parole du monde entier, a pu écrire :

"FRANCE, FRANCE, SANS TOI LE MONDE SERAIT VIDE"

L'âme de la France est irremplaçable : nous devons nous en souvenir et vivre de ce souvenir pour ne pas donner prétexte à une menace semblable à celle que Simonide faisait aux Athéniens après la victoire de Marathon: "Malheur à l'Hellade si elle perdait la mémoire."

Donc , ne perdons pas le souvenir , nous redit PEGUY :  
la France n'est point morte encore et ne mourra point  
car la souffrance n'est pas un poison mais un remède  
pour sa vieille âme. - C'est ce que disait déjà RONSARD  
quatre siècles avant lui :

"LE GAULOIS SEMBLE AU SAULE VERDISSANT,  
"PLUS ON LE COUPE ET PLUS IL EST NAISSANT".

Cette vitalité gauloise imprègne encore notre race :  
l'espérance est vertu française, si spécifiquement fran-  
çaise que le " vieux Charles " lui-même en est étonné :

"SINGULIER PEUPLE, DIT-IL , IL FAUT QU'IL Y AIT EU  
"QUELQUE ACCOINTEMENT. (QUELQUE ACCOINTANCE  
"QU'IL SE SOIT FAIT QUELQUE ACCOINTANCE ENTRE CE  
(PEUPLE ET CETTE PETITE ESPERANCE  
"ILS Y REUSSISSENT TROP BIEN..."

... Bonne race ne peut mentir.... Quand nous aurons re-  
trempé nos âmes dans la clarté de lumineuse confiance  
qui émane de la crèche , ceux qui nous observent, après  
avoir pesé notre Foi et notre Charité , ne pourront que  
redire avec Charles PEGUY :

"QUANT A L'ESPERANCE, IL VAUT MIEUX NE PAS EN PAR-  
(LER, IL N'Y EN A QUE POUR EUX".

Il n'y en aura que pour nous , " elle " n'en aura que  
pour nous . PEGUY , qui connaît bien la situation, nous  
dit que nous devons être avec elle "comme un oncle avec  
sa nièce". Dans les maisons où vit un oncle , il existe  
entre les enfants et lui une connivance secrète, une fa-  
miliarité qui n'existe pas entre le père et eux. Soyons  
donc de vrais oncles, des oncles débonnaires: prenons no-  
tre "nièce" sur nos genoux et écoutons ce qu'elle nous  
dit à l'oreille, car cette "petite fille" est déjà fort  
raisonnable, et puisqu'elle nous demande de mettre no-  
tre confiance dans l'avenir, pourquoi ne pas lui obéir?  
Pourquoi ne pas confier toutes nos affaires à Dieu, com-  
me elle nous y invite, puis, en toute quiétude, sans a-  
gitation aucune, nous endormir dans sa présence? Non par  
faiblesse. Mais plutôt par courage . Notre sommeil sera  
" vertu " car ,

"CELUI QUI NE DORT PAS EST INFIDELE A L'ESPERANCE.

"ET C'EST LA PLUS GRANDE INFIDELITE.

"PARCE QUE C'EST L'INFIDELITE A LA PLUS GRANDE FOI

"LA SAGESSE HUMAINE DIT : MALHEUREUX QUI REMET A

(DEMAIN.

"ET MOI JE DIS: HEUREUX, HEUREUX QUI REMET A DEMAIN

"HEUREUX QUI REMET. C'EST A DIRE HEUREUX QUI ESPERE

(ET QUI DORT."

E.R. BERTHOUD

MINUIT

CHRÉTIEN



Ils sont trois pour organiser la fête au Kommando : un employé d'administration des Ponts et Chaussées de Dunkerque, un organiste de Bordeaux et un épicier de la capitale. Un beau trio de débrouillards.....

Au marché voisin, où les a conduits le gardien, ils ont fait l'achat d'un Arbre de Noël, qu'ils ont lentement remorqué dans une voiturette, accrochée à une bicyclette. A la boutique, en passant, ils ont fait quelques provisions pour un décor convenable.

Le soir au Kommando, l'arbre est illuminé au milieu des couchettes - nos crèches de captivité - les branches fléchissent sous le poids léger des surprises et pas un visage ne demeure étranger à la joie pétillante.

Bientôt, nos boute-entrains proposent quelques chants de Noël bien connus et, comme dans une église, les éantiques résonnent dans le logement. Ils tiennent lieu de la "Messe de minuit" repoussée à la prochaine visite de l'aumônier. Le réveillon achève cette veillée de fortune, où les peines de l'exil ont été un moment oubliées et l'atmosphère familiale un peu retrouvée.

Il faut que l'évènement, bientôt deux fois millénaire, de Béthléem ait un sens bien profond pour que, même dans un baraquement de prisonniers qui comptent trente mois de captivité, il suscite encore un tel enthousiasme.....

NOEL.... Dans ce petit mot de quatre lettres, que nous avons prononcé tout enfant, tant de choses sont renfermées.... Il y en a de plus apparentes et il y en a de plus cachées.

Comme la bonbonnière artistement décorée, enrucannée et parfumée, ne découvre ses exquisesses douces qu'à celui qui a écarté les fines enveloppes, ainsi le mystère de Noël voile la grâce qu'il nous offre sous les dehors les plus aimables et les attraits les plus charmants. Il prend l'homme par toutes les fibres de son être et par chacun de ses sens : par les yeux, qui s'élargissent étonnés devant l'étable, la crèche et la paille humide sur laquelle ce petit Roi des cieux repose ses membres nus ; par les oreilles, qui écoutent les voix angéliques dans les airs et les sons champêtres des flûtes et mirlitons autour de l'Enfant ; par les mains qui se tendent naturellement pour caresser ce nouveau-né ; par le cœur surtout qui ne peut résister à l'amour dont il est prodigue envers nous.

L'imagination s'est donnée libre cours pour entourer cette scène de gracieux décors : elle a mis la neige dans ce paysage et couvert de givre cette grotte ouverte à tous les vents ; elle a créé les coutumes de dresser les arbres de Noël aux rameaux chargés de charitables offrandes et de déposer dans les souliers alignés devant l'âtre les cadeaux de l'Enfant Jésus.



Tout ce cadre extérieur de la fête de Noël nous aimons à le reconstituer. Mais il nous faut aller au fond des choses, sous peine d'être comme ces spectateurs, sortant d'une salle de théâtre où ils ont admiré décor, mise en scène, mais n'ont pas saisi la pensée de l'auteur, ni apprécié la valeur de son oeuvre.

Veux-tu, ami lecteur, comprendre ici le dessein du divin poète? L'auteur du cantique "Minuit, chrétien" va t'en expliquer la profondeur :

"..... L'HEURE SOLENNELLE  
"OÙ L'HOMME-DIEU DESCENDIT PARMI NOUS"

annonce le double naissance : divine et humaine de cet Enfant qui est "né du Père avant tous les siècles, puis s'étant incarné, est né de la Vierge Marie" en sorte qu'il est vraiment "l'Homme-Dieu".

"POUR EFFACER LA TACHE ORIGINELLE  
"ET DE SON PERE APAISER LE COURROUX"

répond au Pourquoi de cette venue au monde. Voilà bien l'auteur de cette paix, qui supprimant la cause de nos discordes, ce premier désaccord de l'homme avec Dieu, négocie la réconciliation des ennemis, réunit ceux qu'un conflit avait divisés. Le procédé est magnanime, mais il sauvegarde aussi la justice: car pour satisfaire les droits divins méconnus par l'homme pécheur, voici une réparation infinie offerte à Dieu par un homme....

"PEUPLE, A GENOUX, ATTENDS TA DELIVRANCE  
"NOEL... NOEL... VOICI LE REDEMPTEUR."

Les circonstances présentes mettant entre notre situation et la sienne, entre son rôle et le nôtre des liens de ressemblance trop étroits pour que nous ne soyons pas touchés de cette rencontre...

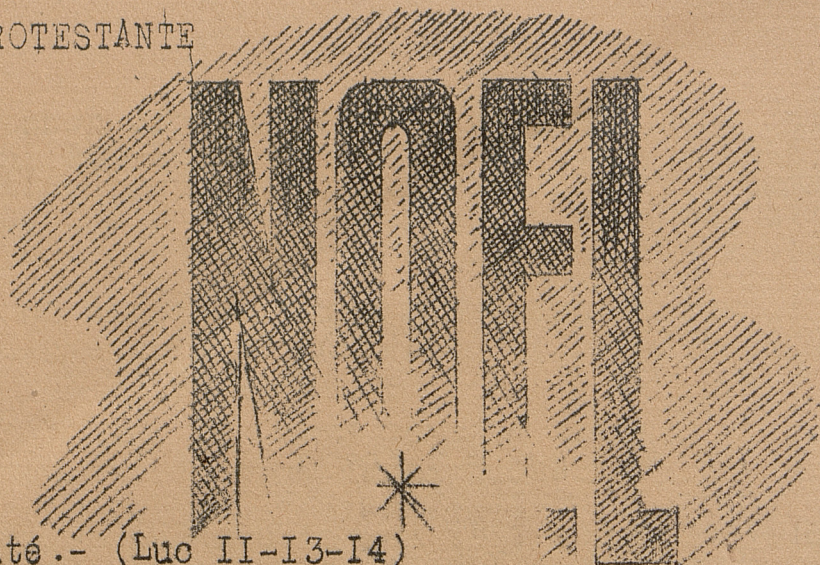
Lui aussi a quitté sa patrie pour venir en exil; lui aussi a manqué de confort, de laines et d'imperméable; lui aussi s'est assis à une table bien maigre et la "Croix-Rouge" n'a point adouci son sort... mais ses privations ont été notre salut et notre libération.

Prisonnier de 1942, as-tu compris le message de Noël? À ces branches de l'arbre aux brillants reflets, pend un fruit invisible: c'est l'amour du Roi éternel qui vient gagner ton cœur.

René MEUNIER

N.B.- Annonce de nos prochaines visites, à condition que les intéressés fassent les démarches nécessaires :

17 Janvier : Kdo 208	HULL	-	Kdo 121	LUNZEN
24 Janvier : Kdo 82	OSTERHOLZ	-	Kdo 538	RHADE
31 Janvier : Kdo 7148	SAMBAH	-	Kdo 384	BREMERVORDE
7 Février : Kdo 335	OTTERNDORF	-	Kdo 5597	DONNERM
14 Février : Kdo 774	CARREL-MIDLUM	-	Kdo 7115	WULFSEN
21 Février : Kdo 730	GIESTENSEWTH	-	Kdo 1131	LAMSTEDT (près (BASBECK



Bonne volonté.- (Luc II-13-14)

Gloire à Dieu au plus haut des cieux. Oui, gloire à Dieu : c'est à lui qu'appartiennent le Règne, la Puissance et la Gloire aux siècles des siècles. - Mais pour qu'un rayon de cette puissance et de cette gloire pénètre dans notre monde, il ne suffit pas qu'elle brille et resplendisse dans la nuit de Noël, aux yeux éblouis des bergers et des mages. Il faut, pour accueillir la gloire de Dieu, des hommes de bonne volonté : de la bonne volonté parmi les hommes. Bonne volonté. On a singulièrement défiguré l'expression. On la confond avec velléité ; elle porte une odeur de défaite. Mais il s'agit en vérité d'une volonté ferme et bonne, d'un authentique vouloir. - C'est là ce qui m'est demandé. C'est l'attitude résolue que Dieu attend de moi. Et si cette volonté ne peut rien par elle-même, mon salut, cependant, ne peut pas s'accomplir sans elle. Ma bonne volonté c'est ma part dans le grand oeuvre de Dieu. -

Oui, gloire à Dieu seul et puissance à Dieu seul. Dieu a tout fait en donnant son fils, en descendant sur la terre dans la sainte nuit de Béthléem. Mais tout repose pourtant, il faut le dire, sur ma propre volonté, qui peut accepter ou refuser. - C'est pourquoi le premier message de Noël, qui retentit dans l'hymne des anges, fait appel aux hommes de bonne volonté.

Noël... la lumière luit dans les ténèbres.- (Luc II-1-7)

Malgré toutes les ténèbres d'aujourd'hui, la lumière de Noël brille dans le monde et mon coeur se réjouit en Dieu. - Je sais que la joie de Noël pénètre en beaucoup d'afflictions, qu'elle vivifie les âmes de bonne volonté. Je sais que la joie de Noël allège en ce jour nos tourments. Je sais que la joie de Noël fait entendre un chant clair d'immortelle espérance à tous les enfants des hommes. Jésus est né. - Et je communie à la joie solennelle des croyants qui chantent par toute la terre. - Avec eux je rends grâce à Dieu, parce que, dans notre souffrance, dans notre inquiétude et le trouble du temps présent, la lumière de Noël ne s'éteint pas. Mon coeur et mon esprit la reçoivent avec une sainte allégresse. - Jésus est né dans la crèche misérable. Jésus peut naître aussi dans mon âme grise. Une fois encore aujourd'hui, Dieu dit - et pour ma propre vie - que la lumière soit. C'est Noël. Jésus est né. -

Albert AVALIZ  
Aumônier protestant

# THÉÂTRE AU STALAG



Loin d'ici, peut-être, d'autres évoquent l'uniformité de nos tenues, de nos baraques, et pensent que nous végétons tristement. Mais il nous reste le scintillement de nos souvenirs et nous puisons encore le meilleur de notre existence à la même source qu'autrefois. A notre manière, nous prolongeons le passé. Il s'agit de vivre. Hors du cadre de nos barbelés, les antennes de notre pensée plongent dans le monde agissant. C'est pourquoi le théâtre est, chez nous plus qu'une distraction. Il nous présente des êtres libres qui parlent notre langue. Le théâtre rompt, pour une heure, nos servitudes réelles et nous appelle ailleurs.

En Février dernier, j'ai vu jouer VOLPONE. C'est le premier spectacle auquel j'assistais dans un Stalag. Je me suis trouvé soudain dans une ambiance connue : de la lumière, du mouvement, de la vie, la satire vigoureuse de l'hypocrisie. - Oui, je croyais être ailleurs.

J'ai su depuis, combien la préparation d'un vrai spectacle demande de soins. La mise en scène, le décor, l'éclairage, le costume, tout concourt à un même but: rendre vivante l'oeuvre présentée; tout participe de la même atmosphère. Une faute de goût, un détail oublié, révèlent la pauvreté de nos moyens et nous rappellent notre condition de prisonniers.

Il importe avant tout que règne l'unité, que le travail exécuté au théâtre soit un travail d'équipe. C'est ce qu'avait senti le directeur de notre section théâtrale en baptisant du nom d'EQUIPE, non pas la troupe proprement dite, mais l'ensemble des décorateurs, des costumiers, des machinistes, des accessoiristes, des électriciens, de l'orchestre et des comédiens. Dans l'EQUIPE au travail, chacun a conscience de contribuer au résultat collectif.

Mais comment la tâche est-elle répartie?

Parmi les oeuvres théâtrales dont dispose la bibliothèque, le directeur de l'EQUIPE (metteur en scène) choisit celle qui lui semble le mieux correspondre aux besoins et aux possibilités du moment. Alors est convoqué un Comité de lecture, composé de sept membres: le directeur des loisirs, deux chefs de baraque, le directeur du

C.I.M. , un membre du Centre d'Etudes , le régisseur de scène, et un membre de l'EQUIPE . Le metteur en scène lit la pièce qu'il propose et dont le Comité décidera de la représentation . Reste la réalisation.

Le décorateur , qui a assisté à la lecture de la pièce, médite déjà son décor . Trois semaines avant la représentation , les répétitions commenceront , alors qu'est jouée la pièce répétée au cours des semaines précédentes. La mise en scène sera , bien entendu , conditionnée à la disposition prévue par le décorateur.

Le rôle du décorateur est important. Il travaille en accord avec le metteur en scène , mais le cadre qu'il choisit lui est inspiré par le texte même. Le décor doit être suggestif et non réaliste: il y a une marge entre le réalisme préconisé par ANTOINE et l'étonnante sobriété du théâtre moderne russe où l'on n'hésite pas à jouer devant des rideaux noirs.

Par la disposition des plans, par l'éclairage, il importe de créer une ambiance. Il est de remarquables réussites. Pour le Pêcheur d'Ombres, l'atmosphère était si pleinement réalisée que , plusieurs fois, le soir, alors que nous étions réunis sur le plateau, il nous a suffi de fermer le rideau pour croire à la réalité de nos murs de carton, du piano aux touches peintes....

La tâche est rarement aisée pourtant. Les matières premières manquent et la baraque utilisée pour le théâtre a été conçue pour un tout autre usage. Au XB, le décorateur dispose de châssis entoîlés ou recouverts d'isorel, lourds et peu maniables. Le peu de hauteur de la scène l'oblige à éviter les lignes verticales et interdit l'emploi de décors coulissants ou de toiles de fond descendantes . Il faut, malgré cela trouver un système de changement de décor rapide pour les pièces à plusieurs tableaux , en utilisant au besoin le tapse et le paravent. ( Voir les étonnantes maquettes du "Chapeau de paille d'Italie". )

Un poteau malencontreux coupe le tiers droit de la scène . Il faut que ce poteau soit intégré dans le décor, qu'on l'oublie , qu'il ait l'air d'être là exprès. Il devient le pivot d'une partie du décor: tronc d'arbre dans le Chapeau de paille d'Italie , mur dans le Voyageur sans bagage, poteau indicateur dans Knock, arcade dans le Barbier de Séville , il entre dans le jeu à tel point que, lorsque Britannicus a été joué en plein air à l'Hôpital les organisateurs du Lazarett l'avaient jugé indispensable et campé en bonne place sur le plateau. Il s'élevait vers le ciel sous forme d'une succession verticale de tabourets entourés de couvertures. Il jouait ce jour là , le rôle d'une colonne de marbre, ce qui ne saurait surprendre dans un palais romain.

La maquette étant conçue et exécutée, le décor est réalisé dans sa charpente puis peint. Tous les mélanges de couleurs à l'eau sont possibles, mais depuis quelques mois , la colle en est exclue, si bien que le comédien qui s'appuierait au décor serait aussitôt désigné à l'attention des spectateurs, un peu comme l'amoureux dont la conquête ignore le rouge baiser.

C'est aussi le décorateur qui dessine les costumes. Il n'est pas question de compléter la collection assez réduite des vêtements d'hommes. Ils sont mis sous clé, pour n'être confiés au théâtre que quelques heures avant la représentation; aussi, l'ingéniosité du décorateur et des tailleurs se déploie-t-elle dans la création des toilettes féminines modernes ou des costumes d'époque, les robes, les chapeaux de femmes d'une pièce moderne suivent la mode et non la mode d'avant-guerre 1939. Des magazines récents et parfois des photographies personnelles fraîchement reçues les inspirent.

Stylisé, sobre, mais de coupe élégante et riche en couleurs, le costume d'époque demande beaucoup de soins. Il n'est point de loque éclatante qui ne soit utilisée. Le costumier fait du neuf avec du vieux. Quant au papier de couleur, pour être employé avec profit, il exige un bâti de toile.

La fabrication des meubles, des accessoires, le réglage des éclairages, complètent la préparation picturale proprement dite.

Un dernier mot sur ce point. Je revois une croix d'évêque, ouvragée, à l'éclat vermeil, si bien imitée que je la crus empruntée à quelque trésor d'église... Elle avait été découpée dans une boîte à sardines.

Parallèlement à cette préparation, la pièce est mise en scène. C'est évidemment la tâche essentielle.

Il ne s'agit point seulement ici de faire évoluer des comédiens éprouvés, mais surtout d'initier des profanes, de pallier le manque de métier de quelques-uns par la pratique d'une discipline commune. Il y a les amateurs, ceux qui ont déjà fait du théâtre sans en avoir reçu l'enseignement et, souvent ont réussi à collectionner les clichés, les trucs, les déformations volontaires pour un jeu conventionnel. Il faut essayer de les ramener à la simplicité. Il se produit ce résultat étrange que, bien guidés, ceux qui n'avaient jamais fait de théâtre deviennent souvent les meilleurs parce qu'ils apportent leur conviction, leur instinct de la vérité, leur ardeur de néophytes.

Le metteur en scène règle comme un ballet le jeu des entrées et des sorties, inspire ou sanctionne les moindres déplacements, explique sa pensée, devient tour à tour les différents personnages de la pièce, invente des situations analogues pour éclairer le ton d'une réplique, exerce une censure sans appel sur les fautes de ses interprètes: "Georges, tu marches affreusement mal, tu n'as jamais su marcher ni te mouvoir ailleurs. Observe-toi. Sors de ta coquille. Tends le jarret. Apprends à rire. Tu fais huit pas quand quatre suffisent. Ne te plie pas en deux sans motif. Ecoute ce que te dit ton partenaire. Pense avant d'entrer en scène... Un peu de silence en coulisses, ça ne vous dérange pas qu'on répète?..."

Et voici le jour de la représentation. La répétition générale a révélé de graves lacunes, mais les tailleurs et décorateurs ont travaillé une partie de la nuit et, miracle, tout semble prêt.

En coulisses, une vive animation règne. Les tailleurs se sont retranchés derrière une table. Groupés devant la fenêtre ou autour de la lampe, les interprètes étalent leur "fond de teint". On jase, on bavarde, on chante en chœur. Odeur de poudre et de fard. Des visages et, bientôt, des silhouettes de femmes se précisent. Un point de couture. Teinture des mollets. Le coiffeur ondule et frise, lourd de responsabilités, mais l'âme légère, ayant le privilège unique de redevenir coiffeur de dames. Seul, imperturbable, se dresse là-bas BOUBOULE, préposé aux accessoires. Campé entre son armoire et sa table, il veille sur son patrimoine, fronce le sourcil et dit au profane avec gravité: "Pas par ici, mon pote."

Les spectateurs sont entrés dans la salle. Silence. A l'orchestre les violons s'accordent. Dernier coup d'oeil aux accessoires. Qui est responsable de la tenue de la scène: c'est le Régisseur; c'est d'ailleurs l'éternel responsable. Le souffleur frappe les trois coups: *alea jacta est*. Tout s'est apaisé. Il n'y a plus dans les coulisses que des personnages. On chuchote, on écoute. La pièce se déroule.

Le choix des oeuvres jouées au Stalag est éclectique. De la comédie à la tragédie, et au vaudeville, on a essayé d'être divers, et, s'il n'a pas encore été joué d'opérette, en dehors de la création de "Totot à Hollywood", c'est seulement faute de livret.

Mais, je l'ai dit, il ne s'agit pas seulement de distraire. Au-dessus du plaisir, il y a la joie, et la joie profonde ne naît que d'une oeuvre profonde. L'EQUIPE s'est efforcée de présenter de belles oeuvres et, de temps à autre, des oeuvres classiques: MOLIERE, RACINE, BECQUE, BEAUMARCHAIS, peut-être un jour SHAKESPEARE.

Le spectateur imagine-t-il quelle somme de travail représente la réalisation qu'il a sous les yeux. S'il n'est pas d'une indulgence qui pourrait friser l'indifférence, il lui arrive de se venger sur la pièce de la dureté de son banc, de l'inconfort des colonnes qui l'empêchent de voir, des accès de toux de ses voisins, de la disposition d'une salle où, pour obtenir des gradins, il faudrait impitoyablement scier les pieds des premiers bancs et hausser les pieds des derniers, dans une gradation savante. Il peut se souvenir qu'il a entendu la pièce ailleurs, jouée par des chefs d'emploi, dans un théâtre bien chaud et bien clos, où les entr'actes voyaient évoluer des ouvreuses au plateau garni. Il pousse un soupir de nostalgie mais, s'il envoie au diable l'humble salle aux places gratuites, il a tort. Ceux qui servent le théâtre, le font simplement mais avec coeur. C'est pour eux aussi l'évasion. Et s'ils n'ont fait que vous rappeler un souvenir, c'est déjà quelque chose.

Georges VILLE

# SPORTS

Au cours de l'année 1942 les sports ont connu, au Stalag XB, un essor remarquable. Alors qu'en 1941, les joueurs de football avaient été seuls à pratiquer leur sport de façon continue, 1942 vit, en dehors du football demeuré le sport roi, les adeptes du basket-ball, du rugby, de l'athlétisme, de l'éducation physique et de la boxe, s'adonner avec joie à leur sport favori. Un Club qui prit le nom de "Club Assolant" fut bientôt formé dans le but de coordonner les efforts des différents groupements. Les démarches entreprises par le Comité de ce Club nous valurent l'autorisation d'utiliser un nouveau terrain plus propice aux évolutions de nos sportifs.

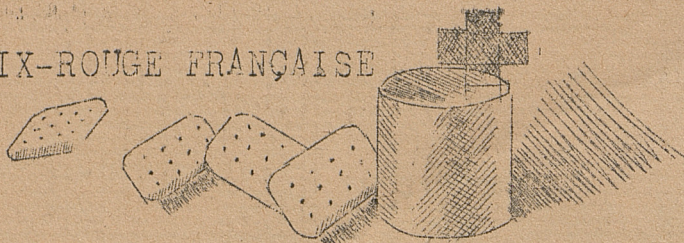
À l'occasion de l'inauguration, sous le nom de "Stade Assolant" de ce terrain et pour présenter au public toutes les sections du Club, deux journées sportives furent organisées les 19 et 20 Septembre. Disons de suite que ces deux journées tiennent la place d'honneur dans l'histoire sportive, que nous espérons courte, de notre Stalag. Le 19, en soirée, dans la salle du Théâtre, des exhibitions de boxe et deux présentations de Préliminaires de Gymnastique Artistique enthousiasmèrent les nombreux spectateurs; une seule note discordante fut apportée par l'exhibition des joueurs de ping-pong, qui n'avaient pu s'entraîner faute de balles. La matinée du 20 fut consacrée aux Championnats d'Athlétisme; tous les titres furent ardemment disputés. L'après-midi, après la cérémonie officielle de l'inauguration, les sections de Basket, Rugby, Education Physique, Football se produisirent et provoquèrent les applaudissements nourris d'un public très nombreux. Une distribution de récompenses clôtura cette manifestation réussie en tous points.

En cours de saison, les sections de football, athlétisme et basket purent opposer leurs représentants à leurs rivaux du Lazarett. La "Coupe du Maréchal", disputée par les équipes de football fut mise trois fois en compétition et remportée deux fois par le "Club Assolant" dont elle est l'actuelle propriété, et une fois par le Lazarett. Cette dernière rétablit d'ailleurs l'égalité en enlevant la "Coupe Bourcier" dont une seule édition nous fut donnée. Les athlètes du "Club Assolant" firent jeu égal avec leurs camarades du Lazarett, chaque équipe remportant une victoire, tandis que les basketteurs du "Club Assolant" battaient nettement leurs adversaires au cours du seul match qui les opposa.

Signalons encore qu'en football, la "Coupe du Camp" disputée entre les équipes corporatives et de baraques fut enlevée par les "Cuisines" et ensuite par la "Baraque 26". Pour terminer mentionnons que l'épreuve organisée par la Fédération Française de Volley-Ball a vu la victoire méritée d'une équipe formée par les sélectiques basketteurs.

André VERRIEZ

## LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE



Au mois de Mars 1942, l'Homme de Confiance a obtenu l'autorisation de procéder lui-même à la réception et à la répartition des envois du Gouvernement Français.

Une distinction est faite entre les Kommandos de ferme, d'une part, et les Kommandos d'industrie, le Camp et le Lazarett, d'autre part, les premiers ne recevant aucun envoi de vivres, sauf parfois du chocolat quand le stock le permet; le tabac est réparti sur tout l'effectif du Stalag.

Voici maintenant un aperçu de l'importance des arrivages.  
1°) VIVRES.- Pour un mois, il est reçu en moyenne: 23 tonnes de biscuits, 3t. de confitures, 4t. de conserves (sardines, boeuf, saucisson), 800Kgs de chocolat ou cacao, 1.600Kgs de tabac et cigarettes.

2°) VÊTEMENTS.- Diminution des arrivages (2 en 5 mois). Par exemple, le dernier arrivage (et d'ailleurs le seul aussi complet et varié) comprenait :

1.000 chemises, 1.000 caleçons, 800 couvertures, 90 paires de sabots, 45 paires de chaussures (1645 reçues en tout depuis Mars 1942), 600 pantalons, 600 vareuses, 500 capotes, 600 paires de chaussettes, 500 bonnets de police. Aucun lainage n'est arrivé. Une très faible partie est réservée au Camp et distribuée sur bon donné par l'Homme de Confiance. Le reste est réparti dans les Kommandos au prorata des effectifs, ou sur demande.

Nous pouvons juger par ces chiffres l'ampleur de l'effort fait pour nous par le Gouvernement, si l'on sait que le Camp représente à peine 1/40ème du total des prisonniers. Là encore toute notre reconnaissance doit aller au Maréchal, l'animateur de cet effort.

### A V I S

Les bons individuels d'habillement joints aux envois de vêtements, doivent être remplis et gardés par les intéressés; ils constituent le seul titre de propriété pour les vêtements perçus.

Les Hommes de Confiances des Kdos sont priés de mentionner leur N° postal sur leur courrier, et d'écrire lisiblement. Le courrier ne répondant pas à ces conditions risquant de rester sans réponse.

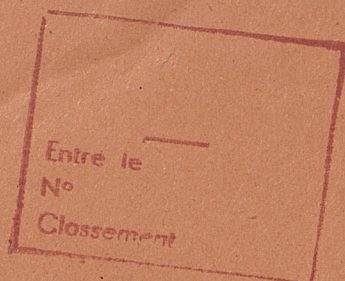
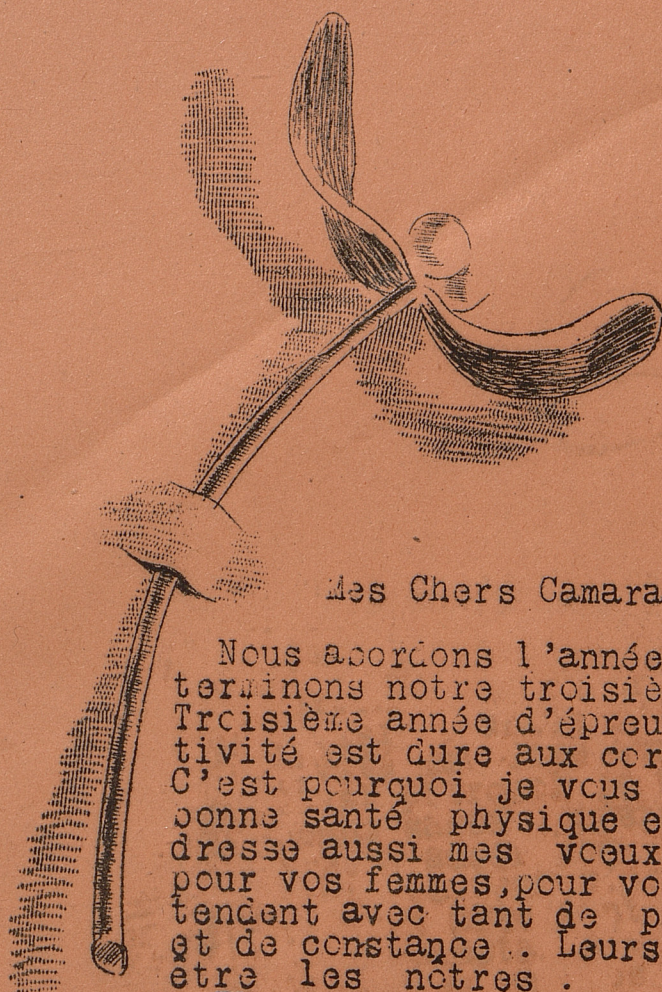
### NOTE DU COMMANDANT DU CAMP

#### RECOMPENSE.-

Le Général Cdt le Wehrkreis X a donné aux prisonniers :

- CALLOT Louis, Mle 71720-XB, Kdo 7001, pour l'arrêt d'un parachutiste anglais : 100 RM.
- MARTIN Raymond, Mle 39580, Kdo ESCHBURG, a porté secours dans un incendie : 50 RM.
- VANASCH Arnold, Mle 11337, STADE, a sauvé un enfant de trois ans en danger de se noyer : 50 RM.





Mes Chers Camarades ,

Nous abordons l'année 1943. Avec elle nous terminons notre troisième année de captivité. Troisième année d'épreuve aussi, car la captivité est dure aux corps et dure aux âmes. C'est pourquoi je vous souhaite à tous une bonne santé physique et morale. Je vous adresse aussi mes vœux pour vos familles, pour vos femmes, pour vos petits qui vous attendent avec tant de persévérance, d'amour et de constance. Leurs sentiments doivent être les nôtres.

Plus que jamais, il nous faut du courage, de la dignité, de la foi. Du courage pour regarder sans effroi cette nouvelle année qui s'avance pleine d'imprévus redoutables. De la dignité pour rester calmes et compréhensifs devant les décisions qui nous concerneront. De la foi dans l'âme de la Patrie, dans la valeur de notre Chef : Le Maréchal.

Bonne année, mes amis; gardez votre confiance. La puissance française n'existe plus, mais le peuple français subsiste. Nous avons au cours des siècles fait briller aux yeux du monde notre drapeau et notre civilisation. Notre drapeau est en deuil, mais notre valeur reste. Nous resterons, grands tant que nous serons unis, généreux, confiants dans l'avenir et dans nos Chefs.

André ROBERT  
Homme de Confiance du  
Stalag X B



Entre le  
N°  
Classement

Mes Chers Camarades ,

Nous accordons l'année 1943. Avec elle nous terminons notre troisième année de captivité. Troisième année d'épreuve aussi, car la captivité est dure aux corps et dure aux âmes. C'est pourquoi je vous souhaite à tous une bonne santé physique et morale. Je vous adresse aussi mes vœux pour vos familles, pour vos femmes, pour vos petits qui vous attendent avec tant de persévérance, d'amour et de constance. Leurs sentiments doivent être les nôtres.

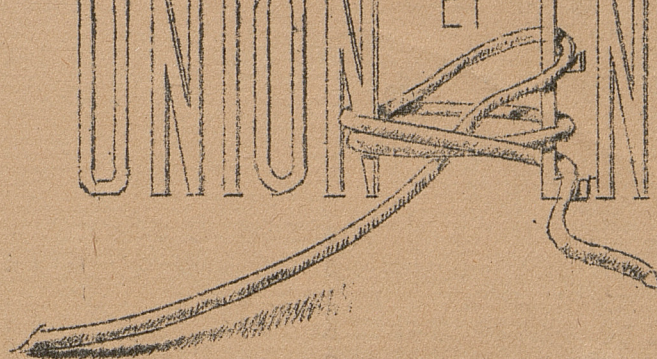
Plus que jamais, il nous faut du courage, de la dignité, de la foi. Du courage pour regarder sans effroi cette nouvelle année qui s'avance pleine d'imprévus redoutables. De la dignité pour rester calmes et compréhensifs devant les décisions qui nous concerneront. De la foi dans l'âme de la Patrie, dans la valeur de notre Chef : Le Maréchal.

Bonne année, mes amis; gardez votre confiance. La puissance française n'existe plus, mais le peuple français subsiste. Nous avons au cours des siècles fait briller aux yeux du monde notre drapeau et notre civilisation. Notre drapeau est en deuil, mais notre valeur reste. Nous resterons grands tant que nous serons unis, généreux, confiants dans l'avenir et dans nos Chefs.

André ROBERT  
Homme de Confiance du  
Stalag X B



# UNION ET ENTRAIDE

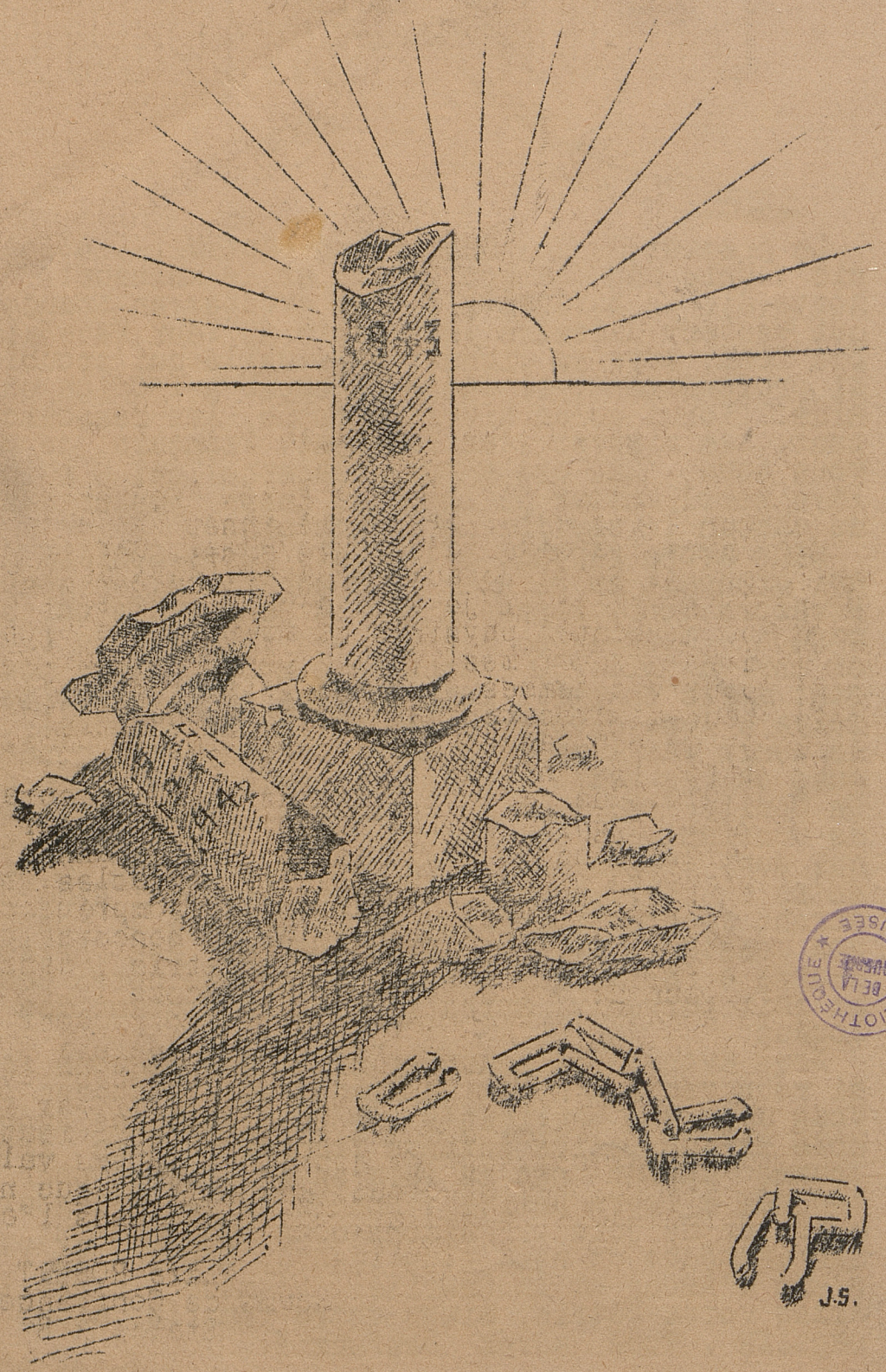


Le premier de nos devoirs en captivité, c'est d'être unis. Unis dans la souffrance et le malheur: "Je vous exhorte, dit le Maréchal, à vous grouper en Français solides qui veulent défendre leur terre et leur race". Le 7 Novembre 1942, avec sa vigueur habituelle qui trouble et émeut si profondément, il lance un appel à l'Union et à l'Entr'aide: "Voici qu'un hiver approche, les ressources s'épuisent, les misères s'accroissent. Français, je m'adresse à vous tous. Que cet amour fraternel qui a maintenu notre Pays serré autour de son Chef fasse passer dans l'esprit de chacun le souffle de l'Entr'aide".

Nous avons répondu à l'appel. Notre Société d'Entr'aide qui groupait au 31 Août 2868 adhérents, en comptait au 30 Novembre 9885, représentant le Camp, l'Hôpital et 302 Kommandos. Nous avons secouru les familles de 190 camarades et envoyé 318.760 francs en 4 mois. 23 de nos camarades sont morts en exil, loin de ceux qu'ils chérissaient, fidèles à leur devoir, à la Patrie, au Maréchal. A chacune de leurs familles nous avons présenté nos condoléances émuës et les avons priées d'accepter une somme de 3000frs. Un Comité fondateur de 9 membres parmi lesquels l'Homme de Confiance et le Docteur du Camp étudie les demandes qui sont présentées, Cinq camarades, sous la direction de notre si actif, honnête et scrupuleux ami René DUBOIS, assurent le fonctionnement de la Société et restent en liaison constante avec le Commissariat des Prisonniers de Guerre à Paris, qui possède en double notre comptabilité, et fait parvenir, après enquête, le montant des sommes allouées.

Nous avons fait beaucoup déjà. Nous pouvons faire mieux, si vous venez à nous. Camarades qui n'adhérez pas encore. Vous avez été négligents, vous n'avez pas donné votre obole et des petits enfants français ont eu froid. Et de jeunes mamans ont eu faim en se privant pour donner la becquée à leurs petits. Donnez un peu d'argent, et semez beaucoup de joie. "Aidons-nous mutuellement, la charge des malheurs en sera plus légère, L'Union et l'Entr'aide, c'est l'Amour et la Charité. L'Amour, c'est le Bonheur. Aimez votre Patrie, aimez votre famille, aimez vos frères captifs, vous serez heureux".

André ROBERT  
Membre du Comité Fondateur  
de la Société d'Entr'aide.



J.S.